

Ce désir, que je commençais à croire irréalisable, s'accomplit un jour, à ma joie.

J'avais prié sainte Anne avec foi et ferveur, et elle m'exauçait.

Quelques jours avant mon départ, j'étais tellement exténuée, tellement à bout de souffrances, que mon médecin avait déclaré l'amputation absolument nécessaire pour prévenir la mort.

Je partis cependant. On me porta à la gare du chemin de fer à Aylmer, village où je réside; on me porta des chars au bateau, et puis du bateau à l'église; et là on me déposa au milieu de l'allée, près de la statue de la bonne sainte.

Ce voyage m'avait tellement fatiguée, avait tellement augmenté ma faiblesse, que je me sentais à peine. Je gisais sur le plancher comme un être qui va mourir. On donnait à communier. Soudain, je sentis en moi une émotion extraordinaire. Un élan de foi plus vif que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors, monta de mon cœur vers le ciel; le frisson d'un grand bonheur secoua mon être tout entier; et puis, immédiatement après, je sentis mes forces d'autrefois me revenir peu à peu.

Obéissant à une impulsion que je ne saurais définir, je me levai toute seule et je me dirigeai vers la sainte table où l'on me donna la sainte Eucharistie. Je revins à ma place, et cette fois, je me tins à genoux. Pendant un quart-d'heure, appuyée sur ce même genou qui un instant auparavant me faisait tant souffrir, je rendis grâce à Dieu. J'étais guérie.

Cela arrivait le matin du 31 juillet 1883. Gloire en soit rendue à la bonne sainte Anne.

LÉVINIA DORION,
Aylmer.